

Auggie Wren et la reconduction photographique

Auggie Wren (Harvey Keitel) tient un débit de tabac à Brooklyn au coin de la 16^{ème} rue et de Prospect Park West. Chaque matin il traverse le carrefour face à sa boutique et dispose avec attention, toujours au même endroit, son appareil photo sur un trépied. Il regarde sa montre, attend la bonne heure et appuie sur le déclencheur. Ce n'est qu'ensuite qu'il regarde dans le viseur, puis note une courte remarque sur un calepin qu'il range ensuite dans la poche avant de sa chemise. Cette photo rejoindra un album où jour après jour, page après page, depuis de nombreuses années et sans jamais prendre de vacances, se sédimente l'histoire d'un angle de rue, son angle de rue.

Cette histoire, *Le conte de Noël d'Auggie Wren*, est parue dans *New York Times* du 25 décembre 1990, suite à la demande du quotidien d'une courte nouvelle originale à Paul Auster. Le lendemain de Noël, le réalisateur Wayne Wang tombe par hasard sur cette pleine page. Il rencontre en mai 1991 l'écrivain. Ensemble ils réaliseront *Smoke* (1995), adaptation de la nouvelle. Paul Auster enchaînera avec la réalisation de *Brooklyn Boogie* (1995), joyeux portrait des personnages du quartier que l'on croise autour de la boutique à cigares et à négoce en tous genres du même Auggie Wren, la Brooklyn Cigar Company.

Paul Benjamin (William Hurt), un écrivain habitué du lieu, rentre dans la boutique juste au moment de la fermeture. Il voit l'appareil photo posé sur le comptoir et demande s'il n'a pas été oublié par un client. Non. Le buraliste l'entraîne à l'arrière de la boutique. Ils s'assoient. Auggie sort un album de ses photos. Il y a quatre photographies par page. Toutes sont en noir et blanc. La date de prise de vue est indiquée sur un scotch blanc sous chaque image. Ils boivent une bière, fument. Paul tourne les pages d'un premier album, puis d'un deuxième et d'un autre encore. « Ralentis. Il faut y aller plus lentement, sinon tu ne comprendras pas » conseille le photographe-buraliste. Un peu plus tard, il ajoute :

Elles sont toutes les mêmes, et pourtant chacune est différente des autres. Tu as des matins lumineux ; des matins brumeux ; tu as des lumières d'été et des lumières d'automne ; tu as les jours de la semaine et les week-ends ; tu as des personnes avec des manteaux et des bottes de caoutchouc et tu as les gens en T-shirts et en shorts. Parfois ce sont les mêmes personnes, parfois elles sont différentes. Parfois, les différentes deviennent les mêmes, et les mêmes disparaissent. La terre tourne autour du soleil et chaque jour la lumière du soleil frappe la terre à partir d'un angle différent.

Auggie Wren construit avec une méthode simple, mais rigoureuse, une observation du quotidien urbain en considérant son coin de rue comme un formidable observatoire de la vie qui passe. Si Auggie est un personnage de fiction, de nombreuses personnes bien réelles mènent comme lui un travail de reconduction. Comme par exemple Camilo José Vergara, qui photographie New York depuis le milieu des années 1970 avec des protocoles de reconduction, des analyses et un travail de chrono-géo-localisation.

Camilo José Vergara documente des quartiers, le plus souvent des ghettos. Il s'intéresse aux situations urbaines en crise, et dresse des portraits tant de l'habitat que des habitants. Travail artistique remarquable, sa production n'en est pas moins une documentation sociale, de véritables enquêtes, comme le montre le prix Robert E. Park de l'American Sociological Association qu'il obtint en 1997 pour son ouvrage *The New American Ghetto*.

Vergara se donne des éléments de méthode pour décrire par la photographie ce quotidien urbain. Il quadrille par exemple un quartier avec des prélèvements réguliers selon des thèmes qui lui semblent pouvoir énoncer le lieu : devantures de magasin, angles de rue, entrées d'immeubles, mais aussi les *Street memorials*, ou encore les chiens errants, autant de choses qui sont pour lui une façon de comprendre le *Ghetto* par ses signes, ses stigmates. Il peut encore se donner également comme principe de suivre une ligne de métro pour s'intéresser aux scènes urbaines qui entourent chacune des stations, articulant ainsi les échelles par le jeu d'une traversée souterraine et de prélèvements en surface.

Mais ce qui, ici, nous intéresse le plus dans la production de Vergara, c'est son travail de reconduction photographique, qui année après année, lui permet de mettre littéralement en regard l'évolution d'un lieu sur bientôt quarante ans. Ce travail de reconduction lui est un outil précieux pour saisir un lieu dans la durée, du devenir ruine de certains à la gentrification progressive d'autres. Réalisant toutes les prises de vue lui-même – ce qui est rarement le cas dans les missions photographiques institutionnelles – il est très attentif à garder les mêmes points de vue, angle et objectif, pour que les images puissent être comparables. Ses textes sont autant le récit de sa propre expérience de reconduction que l'analyse des images prises à des années d'intervalle et qui, mises côte à côte, racontent par elles-mêmes ces évolutions. Vergara incorpore dans ses descriptions l'évolution de son propre regard. *Tracking Time* titre-t-il en synthèse de son travail.

Depuis 2004, Vergara a mis une grande partie de ses photographies en ligne (<http://invinciblecities.camden.rutgers.edu>) avec une double entrée, cartographique et temporelle (*time-line*). Le site permet de plus de comparer ses images avec celles plus récentes de *Google Street View*. Camilo José Vergara n'est pas le Auggie Wren de Paul Auster, mais au détour des images que l'on découvre en suivant les rues sur la carte numérique, il nous semble croiser la Brooklyn Cigar Company et son carrefour, qui hantent notre regard.